



RIMBAUD en octobre 1871.

## Editorial

### 1991: Centenaire rimbaldien

Il y a cent ans mourut à Marseille Arthur Rimbaud. Il trouva une fin précoce, à l'âge de trente-sept ans, épuisé physiquement par d'énormes excès et spirituellement par une pensée fébrile, insatisfaite, toujours contestatrice...par une âme jamais désaltérée.

Que pensa de lui cette autre *fin de siècle*. Il vint à Paris, d'après Rodolphe Darzens (1891), "cherchant des rythmes inconnus, des images irréalisées, des sensations non éprouvées." Il atteignit, peut-être, son apogée poétique, par le "dérèglement des sens", dans l'ivresse enchantée du "Bateau ivre" et, assurément, il s'approcha de son idéal esthétique, "Being beauteous." Il vécut aussi un véritable psychodrame, *Une Saison en enfer*, selon Verlaine une "espèce de prodigieuse autobiographie psychologique écrite dans cette prose de diamant qui est sa propriété exclusive." Puis Rimbaud se perdit en Abyssinie... en Arabie. Mais Paris ne l'oublia point et son souvenir s'entoura d'une ombre mythique. Les Décadents le réclamèrent comme l'un d'eux: "Rimbaud n'a rien qui soit en opposition avec le tempérament d'un vrai décadent. Le mépris de la gloire et de toutes les réclames vaniteuses de notre siècle est la marque d'une âme supérieure. Rimbaud en cherchant des solitudes ignorées a voulu jouir plus complètement et plus exclusivement de lui-même" (*Le Décadent*, janvier 1889). Verlaine le fait vaguer en Asie se dédiant à des travaux d'art. Cependant, d'autres contemporains furent moins charitables envers l'exilé volontaire. Les hypothèses sur sa vie parsèment les "petites revues" et se multiplient en contradictions: "marchand de cochons dans l'Aisne", "raccoleur pour l'armée néerlandaise de la Sonde", "en Afrique au service de trafiquants d'arachides d'ivoire et de peaux", "roi de nègres", "poète et agronome" (*Le Symboliste*, 1886). Dans les rares portraits qui paraissent dans la Capitale, on y reconnaît tour à tour un ange, un assassin, un ivrogne. Dans *L'Ermitage* (1892) on déclara "Rimbaud est un mythe" . . . et quoi de plus vrai!

Pourtant, ce qui fut sa vie intime importe peu; et, malgré ce babillage littéraire, l'on ne cessa de reconnaître et d'applaudir le poète. C'est ainsi que *Le Symboliste* (1886), tout en évoquant le mythe, célèbre la récente publication, à *La Vogue*, des

*Illuminations*: "Ce sont soudainement apparues, aheurtées en des chocs aux répercussions radiantes, des images d'une beauté bestiale, énigmatique et glorieuse suscitant du sang, des chairs, des fleurs, des cataclysmes, de lointaines civilisations, d'un épique passé ou d'un avenir industriel. [...] Parfois le lyrisme s'enfle en folie: les mots se massent chaotiquement, et derrière eux se creusent des espaces d'abîme." Une décennie plus tard (1897), Gustave Kahn attribua à Verlaine et à Rimbaud—Mallarmé n'avait pas osé le faire!—la libération du vers et la genèse du "vers polymorphe": "(ils) s'étaient avisés de briser le vers, de le disloquer, de donner droit de cité aux rythmes impairs."

Cent ans se sont écoulés et l'on ne cesse de cultiver et le mythe et la gloire de Rimbaud. En France, Alain Borer fait paraître *Rimbaud d'Arabie* et, en Amérique, James Lawler poursuit la définition du charme et de l'art poétique rimbaldien. Les nouvelles générations de poètes se placent aussi dans la filiation de Rimbaud—parmi d'autres Renaud Longchamps au Québec et Clayton Eshleman aux Etats-Unis. Et chaque lecteur continue à s'émerveiller devant l'enfant de "Prologue" qui lance son défi et dévoile sa colère au monde: *Que m'importe!*—cette postulation d'un Moi transformé en intelligence pour laquelle l'univers doit acquérir signification ou éclater dans l'anéantissement—et devant le poète serein des *Illuminations* qui, par une nouvelle prise de conscience,

Il [l'Amour] ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères des femmes et les gâtés des hommes et de tout ce péché: car c'est fait, lui étant, et étant aimé ("Dévotion"),

a réussi à métamorphoser sa colère en amour pour que sa poésie devienne une parole libératrice et évangélique, *lumen nationis*; son chant fait ainsi écho à l'ode de Davide:

Dominus illuminatio . . . (Psaume xxvii);

d'Isaïe:

Je t'ai gardé et j'ai fait de toi l'alliance du peuple et la lumière des nations pour ouvrir les yeux des aveu-

gles,—pour faire sortir de la prison les captifs,—du cachot ceux qui habitent les ténèbres (Isaie, 42:6);

et de Paul:

Je t'ai établi comme lumière des nations,—afin que tu apportes le salut jusqu'aux confins de la terre (Epître aux Ephisiens, 5:14).

**Sergio Villani**